

Schweizerische Zeitschrift für Soziologie

Vol. 18, N° 3, 1992

Revue suisse de sociologie

Anschrift der Redaktion / Adresse de la rédaction

Jacques Coenen-Huther, Revue suisse de sociologie, Université de Genève, Département de Sociologie, CH-1211 Genève 4

Verwaltung, Abonnemente, Werbung / Administration, abonnements, publicité

Seismo Verlag, Postfach 313, CH-8028 Zürich, Tel. (01) 261 10 94

Die Zeitschrift erscheint dreimal jährlich. / La Revue paraît trois fois par an.

Abonnementspreise (pro Jahr) / Tarif des abonnements (par an)

Mitglieder der SGS: im Mitgliederbeitrag inbegriffen /

Membres de la SSS: compris dans la cotisation

Einzelpersonen/Personnes physiques/Individuals

sFr. 105.—

Juristische Personen/Personnes morales/Institutions

sFr. 125.—

Überseezuschlag/Supplément pour pays hors Europe/Overseas

sFr. 10.—

Veröffentlicht mit Unterstützung der Schweizerischen Akademie der Geisteswissenschaften sowie des Migros-Genossenschafts-Bundes. Publiée avec l'aide de l'Académie suisse des sciences humaines et le soutien de la Fédération des Coopératives Migros.

18

3

Von der Pflichtschule bis zur Weiterbildung

Europe – Suisse – Migrations

German Sociology at the Beginning of the 90's

Jean Rémy et Danielle Ruquoy, Eds, *Méthodes d'analyse de contenu et sociologie*, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 1990, 236 pages.

L'ouvrage est fait de trois parties. Dans la première sont exposées quatre méthodes, telles qu'elles furent présentées et discutées lors d'un colloque. La deuxième rassemble des commentaires sur ces quatre exposés. La troisième consiste en brèves réactions de la part des quatre conférenciers. Le livre comporte donc en quelque sorte sa propre recension. Il offre une structure dialogique et comparative. Il a aussi le caractère d'un exercice : les méthodes sont appliquées à des textes proposés par les organisateurs. On peut ainsi comparer les méthodes sur les mêmes textes.

Il semble aller de soi pour la plupart des auteurs que l'analyse de contenu est un substitut aux méthodes quantitatives. Ceci n'est pourtant pas le cas pour les méthodes d'analyse les plus répandues. Le choix des quatre méthodes ne fait l'objet d'aucune justification. Néanmoins ce choix, de même que le choix technique de limiter l'analyse à un seul texte, présente l'avantage considérable de permettre un examen détaillé de la manière dont les différentes méthodes traitent des textes que le lecteur peut également consulter.

Pour l'essentiel deux textes furent choisis : le récit de vie d'une femme - Claire - et un article transcrivant une interview du Cardinal Danneels sur la famille. Les deux textes traitent du couple et de ses crises.

L'herméneutique collective présentée par M. Molitor s'inspire des travaux de Overman. Elle fait sienne la formule de Ferraroti selon laquelle « l'individu est l'expression singulière d'un univers social ». L'exposé, dense mais précis, explicite les procédures d'interprétation collective, l'utilisation des connaissances externes ainsi que les différents niveaux d'interprétation. Distinguant entre le sens manifeste qui reflète les intentions du locuteur et le sens

latent qui renvoie à sa biographie sociale, il construit sur ce dernier les « structures d'interprétation de la réalité sociale » qui serviront ensuite à l'établissement d'une typologie. La procédure se veut une mise à l'épreuve des théories sociologiques. Elle se sert cependant du texte comme d'une porte vers la conscience du locuteur, sans que la nature de cette porte ne fasse l'objet d'une analyse propre. Ainsi, le fait que le récit de vie résulte de questions et de réponses ne fait l'objet d'aucune observation. Il en ira de même pour les autres auteurs.

« Récit de vie, ethos et comportement : pour une exégèse sociologique » : tel est le titre que Chr. Lalive d'Épinay donne à son exposé. Il sera le seul à souligner que son interprétation, pour être complète, ne devrait pas se limiter à la seule transcription du récit qu'il n'hésite d'ailleurs pas à mettre parfois en doute. Il souhaiterait écouter l'enregistrement pour observer la forme et le rythme du dialogue, l'intonation de l'interviewée, etc. Bien que l'auteur développe sa grille de lecture et les possibilités de généralisations plutôt que l'opérationnalisation de son interprétation, il est l'analyste qui a le mieux tenté de retrouver au-delà du texte le dialogue des personnes. La grille de lecture prévoit trois dimensions, temporelle, spatiale et sociale. Nous retrouvons là les paramètres de l'action sociale, une analogie qui pourrait fonder la thèse que l'ethos est à la fois organisateur de la vie quotidienne et principe régulateur de l'événement qui le rend observable. La méthode présuppose donc, dans la ligne de l'ethnométhodologie, que l'événement soit interprété dans les mêmes termes que la réponse qui lui est donnée.

L'ethos est construit de manière interprétative en mettant en correspondance l'identité sociale du locuteur avec les typologies d'ethos déjà connus. Observons que la formalisation des dimensions de la grille de lecture en vue de la construction de l'identité sociale a plus une valeur d'exposition qu'une valeur d'explication. Les relations entre éléments sont organisées par

des relations logiques (conjonction, disjonction et transition) mais les termes de ces relations sont variables : il s'agit parfois de contenu propositionnel, parfois d'opposition entre actants ou encore d'opérations psychologiques de démarcation. L'emprunt à la sémiotique structurale touche ici à une limite intéressante qui n'apparaît pas aussi clairement dans les travaux de D. Ruquoy et J. Rémy. Chr. Lalive d'Épinay s'intéresse explicitement aux sujets sociaux. Partant, la modélisation reproduit la difficile mise en équivalence de structures discursives et de structures de personnalité inférées à partir de celles-ci : un problème insuffisamment développé dans l'herméneutique collective. Certains aspects de cette problématique sont discutés par J. Rémy à propos de la conception du sujet (p. 198-199). Une relecture de M. Bakhtine ou de la discussion sur les *private meanings* de Wittgenstein pourrait apporter ici des perspectives intéressantes.

La méthode d'analyse textuelle de Jules Gritti fut présentée par F. Houtard. Il s'agit de repérer les structures idéologiques d'un texte pris hors de tout contexte, les résultats étant ensuite confrontés aux données contextuelles afin d'établir les rapports entre structure sociale et production symbolique. La méthode consiste en six filtrages, chacun visant à fournir des informations particulières. Deux filtrages concernent le contenu proprement dit, les oppositions et associations de mots et les niveaux de culture privilégiés ou imposés par l'émetteur à son public. Trois autres filtrages visent à étudier le profil idéologique du locuteur : les connotations qualitatives du texte, les lieux idéologiques ainsi que les syntagmes qui établissent des relations causales. Un dernier filtrage concerne le rapport entre locuteur et destinataire. Les divers filtrages peuvent être utilisés indépendamment en fonction des besoins du projet de recherche. Puisque les informations contextuelles sont introduites séparément en vue des conclusions, la méthode est donc relativement neutre, au sens où une méthode quantitative

peut être dite neutre. Chaque usage investit de constantes les variables présentées par le modèle.

Les principes et procédés méthodologiques de l'analyse structurale furent présentés et appliqués par D. Ruquoy et J. Rémy. Il s'agit d'une application des travaux de la sémiologie structurale de R. Barthes et de A. Greimas. Le texte présente très clairement la démarche de l'analyse structurale : repérer les codes de qualification, de temps, d'espace et d'action ainsi que leur organisation en vue d'établir la perception du réel dans la conscience du locuteur. Une seconde étape consiste à interpréter le texte comme le récit d'une quête, articulé autour de l'existence d'un manque et de la recherche de l'objet qui permettra de le combler. Le texte de J. Rémy établit très clairement que le but de l'analyse est l'explication des symboliques sociales et de leurs implications affectives. Ces dernières sont latentes en un sens qui déborde la seule distinction analytique : le fait d'être latent est constitutif de leur efficacité, à l'inverse de l'implicite qui gagne à être explicité (p. 128).

La recherche de relations symboliques explique la pertinence des relations d'opposition et d'association, entendues comme grandeur analogique plutôt que digitale. L'analogique étant le domaine du continu, de l'indice au sens de Peirce, il est particulièrement intéressant de relever le traitement du contexte dans cette approche. Il est répété à plusieurs reprises que la situation de communication doit être bien caractérisée mais l'analyse doit néanmoins être conduite de manière purement interne, c'est-à-dire ici : sans tenir compte de l'ordre apparent du texte. Il ne s'agit pas de dégager la rhétorique ou l'ordre logique explicite du texte (une équivalence étrange, p. 113) mais la logique implicite. Ailleurs, la rhétorique est assimilée à l'interprétation littéraire qui viserait à embrasser la totalité du texte (p. 193 ss). Il y a ici une tension entre les exigences de l'analyse structurale, particulièrement bien adaptée aux besoins d'une analyse des structures symboliques, et les

exigences d'une analyse sociologique. Comment peut-on en effet tenir compte de la situation de communication s'il est par ailleurs interdit de tenir compte de l'ordre d'un texte, donc en particulier de sa structure comme interview, comme conversation, etc. L'approche est riche et touche à un problème important : la manière dont le culturel, entendu comme système symbolique, légitime et conditionne l'action individuelle. Elle gagnerait cependant à intégrer l'analyse de l'énonciation, comme l'ont fait certains socio-sémioticiens (C. Calame, E. Landowski).

Théo Hachez, pour sa part, compare l'analyse littéraire à l'analyse de contenu en soulignant que, dans cette dernière, le texte n'est pas traité comme un objet. Le passage au «contenu» se fait comme si la «forme» était transparente. Il s'interroge ainsi sur la notion de sens latent, une interrogation qui est reprise par Bernadette Wynants dans un texte clarificateur. Celle-ci introduit les notions d'énonciation et de lecture et reconstruit à cette occasion les notions de conscient, non-conscient, manifeste et latent. De même réintroduit-elle la relation de communication, distinguant ainsi la perspective fondée sur l'intention et celle qui établit un sens objectif. Les notions de sens latent ou inconscient sont en effet présentes dans toutes les approches, à l'opposé des analyses de contenu classiques qui ne traitent que du sens supposé évident. Or, à des titres divers, les quatre approches supposent une analyse immanente du texte. Mais le cadre de l'analyse ne peut être justifié de manière purement immanente. L'opération d'analyse contredit donc le cadre méthodologique prétendu de l'analyse.

Le texte de Luc Van Campenhoudt insère les quatre approches dans une grille méthodologique en s'interrogeant sur le genre d'informations qu'elles produisent, leurs possibilités de cumul et leur rapport avec une théorie de la socialisation, étant entendu que les «contenus» étudiés sont le produit de l'élaboration sociale de la culture. Quant à la contribution de R. Jongen, il

est difficile de la juger. Elle semble viser davantage à présenter une position propre et à y soumettre les textes traités qu'à mettre en évidence l'un des éléments pertinents pour les buts de l'ouvrage.

Les quatre méthodes ici présentées ne peuvent se comparer dans leurs résultats car leurs buts sont très différents. Elles peuvent toutefois se comparer dans leur rapport aux textes. En fait, chaque approche présuppose que le texte est un objet lisible, compréhensible et interprétable sans que les ressources mises en oeuvre ne doivent être explicitées par la démarche sociologique. Le texte semble parler naturellement de son auteur et du monde comme s'il les «contenait». Or, il y a de bonnes raisons de penser (Wittgenstein, Garfinkel, Ducrot, Searle) que toute lecture suppose un savoir sur le monde – savoir qui n'est incorporé dans la communication que par les «instructions» livrées par le texte comme un tout ordonné, linguistiquement, textuellement, interactionnellement. L'analyse de contenu se trouve piégée par la métaphore qui la fonde, un «contenu» indépendant d'un contenant : la forme du texte. Pour paraphraser Magritte, il n'y a d'invisible que s'il y a du visible : «il faut bien, à un moment, passer de l'explication à la simple description» (Wittgenstein).

Les relations entre sens et structures sociales ne sont pas uniquement stipulables à partir de construits théoriques mais observables dans les textes en tant que productions sociales. Le sens implicite est la vision du monde que le texte invite à partager pour être compris. Celle-ci peut être explicitée dans une paraphrase, comme premier élément de toute analyse. La paraphrase est l'étape qui révèle à la fois notre interprétation en tant que membres de la même culture que le locuteur et la sélection que nous opérons du point de vue de notre recherche. Les garde-fous méthodologiques que représentent le contrôle intersubjectif et la saturation des modèles interprétatifs, critères invoqués par la plupart des auteurs, trouveraient ainsi un objet

d'application matériel : le produit de notre propre lecture, à savoir un autre texte.

En résumé, un ouvrage original et didactique, qui de plus pose un certain nombre de questions de méthode et de théorie sociologiques qui dépassent le cadre apparemment restreint de l'entreprise.

Jean Widmer,
Université de Fribourg/Suisse

Werner Sombart, (Traduction et introduction par Pierre Weiss, avec la collaboration de Gabrielle Krezdorn), *Pourquoi le socialisme n'existe-t-il pas aux Etats-Unis ?* Presses Universitaires de France, Paris, 1992, 166 pages, Prix : 118 FF.

Publié pour la première fois sous forme de livre en 1906, traduit en anglais en 1976 seulement, ce classique de Werner Sombart est enfin disponible en français, grâce à l'initiative de Pierre Weiss. En plus d'une traduction très soignée et agréable à lire, celui-ci nous propose une introduction dans laquelle il resitue la thèse de Sombart dans le contexte de l'époque et résume, en sept points essentiels, son contenu. N'étant pas, contrairement à Pierre Weiss, un fin connaisseur de Sombart, je me contenterai d'une lecture plus directe, et peut-être parfois un peu trop immédiate, de son livre.

En préambule, Sombart souligne que les Etats-Unis sont, pour le développement du capitalisme, le pays rêvé : la richesse en ressources naturelles, l'immensité des espaces vierges, la rareté et le coût élevé de la main-d'oeuvre, qui poussent au développement d'une technologie avancée, ne sont que quelques-uns des facteurs qui favorisent le développement rapide du capitalisme. Il n'est donc pas étonnant qu'il s'y soit développé avec toute la force et la brutalité qui lui sont inhérentes. Or, Sombart en est convaincu, le socialisme n'est lui-même que le reflet inversé du capitalisme ; il est une «réaction nécessaire au capitalisme» (p. 40).

Dans ces conditions, pourquoi donc les Etats-Unis ne sont-ils pas devenus «le pays du socialisme par excellence» ? C'est l'élucidation de ce paradoxe apparent qui constitue l'axe principal du livre de Sombart.

Le travail de Sombart repose sur une méthode comparative : en établissant un parallèle (parfois implicite) avec la situation européenne, Sombart montre que l'absence du socialisme aux Etats-Unis peut être rapportée à une série de différences entre l'Europe et les Etats-Unis. Parmi ces différences, on soulignera surtout celles qui retiennent l'essentiel de l'attention de Sombart : l'organisation du système politique, et les conditions économiques.

L'organisation des partis politiques américains rend difficile la création d'un tiers parti. Ceci non seulement en raison des règles électorales, qui favorisent le bipartisme, mais encore et surtout en raison de la nature même de ces partis. Plus que de simples partis politiques comme nous les connaissons en Europe, il s'agit en fait de gigantesques *machines*, qui pourvoient leurs adhérents de milliers de postes à tous les niveaux de la politique et de l'administration, achètent des voix, et distribuent les «dépouilles» lors d'une élection victorieuse. L'adhérent d'un petit parti n'est donc pas seulement exclu de la politique, mais perd encore le bénéfice d'une série impressionnante d'avantages matériels. En outre, les Américains ayant, pour des raisons culturelles, tendance à vouer leur admiration à ceux qui «gagnent», qui réussissent, ils sont réticents à donner, élection après élection, leurs voix à un parti sans avenir immédiat. Toutefois, Sombart ne tarde pas à noter que cette explication est, en elle-même, insuffisante : après tout, le parti républicain est parvenu à bouleverser la structure bipartite au milieu du 19^e siècle en luttant pour l'émancipation des esclaves noirs. On pourrait donc fort bien imaginer un parti socialiste qui brouillerait les cartes en fondant sa lutte sur la libération des esclaves blancs asservis à la machine.